

Leslie Kaplan

Fever

Roman



Extrait de la publication

Fever

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'EXCÈS-L'USINE

LE LIVRE DES CIELS

LE CRIMINEL

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, *Miss Nobody Knows*

LES PROSTITUÉES PHILOSOPHES, *Depuis maintenant, 2*

LE PSYCHANALYSTE, *Depuis maintenant, 3*

LES AMANTS DE MARIE, *Depuis maintenant, 4*

LES OUTILS

Leslie Kaplan

Fever

Depuis maintenant, 5

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur remercie le Centre national des Lettres
pour l'aide à l'écriture qui lui a été accordée*

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-053-8

www.pol-editeur.fr

for HJK

– Te presse pas, je t’ai dit de pas te presser, disait Damien à Pierre.

Calme, disait Damien.

Pierre ne répondait pas.

– Quatrième étage, disait Damien. Tu vas trop vite. Calme.

Pierre ne répondait pas. Damien se mit à siffloter.

Allez, dit Damien. Troisième. Encore deux, disait Damien.

Te presse pas, je t’ai dit. On arrive.

Ils descendaient. Damien sifflotait, Pierre ne disait rien.

– On arrive, dit encore Damien. On est dehors.

Dehors, il répéta, en poussant la porte cochère.

On est dans la rue, dit Damien. Allez, dit Damien.

On y va.

– Je vais avec toi, dit Pierre.

Il y eut un moment de silence.

– On avait dit que je remontais jusqu’à la place, dit Damien. Et que toi tu prenais le boulevard.

– Je sais, dit Pierre sans bouger. Je sais.

Mais je vais avec toi.

Damien haussa les épaules.

Ils remontèrent ensemble la rue Delambre jusqu'à la place Edgar-Quinet.

La bouche verte du métro, le va-et-vient, les gens. Agitation diffuse, il est six heures du soir.

Beaucoup de monde sur les terrasses. Les tables de café, rondes et blanches, accueillantes.

Les chaises, on dirait des femmes, pensa Pierre. Des femmes assises. On dirait des jambes, des pieds. Des bras, des genoux.

Il détourna les yeux, fixa le ciel.

Ciel très bleu, double rangée d'arbres, début de printemps. Les branches larges, les feuilles.

Plus loin, le mur du cimetière, sa surface silencieuse.

– On s'assoit, dit Damien en regardant Pierre.

Pierre avait l'air absent.

Damien lui mit la main sur l'épaule.

– Tout s'est parfaitement passé, dit Damien.

Il fait beau, le ciel est bleu. Et, dit Damien, on est les meilleurs.

Pierre ne dit rien.

– Écoute, dit encore Damien, tout s'est parfaitement passé.

Pierre ne bougeait pas.

– Je sais pourquoi tu as peur, dit Damien au bout d'un moment.

Pierre le regarda avec fureur.

– Tu as peur, dit Damien, parce que tu penses que tu vas faire des cauchemars.

Tu penses que tu vas la voir, la nuit.

Pierre secoua la tête. Ensuite il se mit à rire.

– Et toi, dit Pierre, tu la verras pas ?

– Je ne sais pas, dit Damien sérieusement. Je ne sais pas.

Mais si je la vois, ajouta Damien, je saurai que c'est un rêve.

Ça m'est déjà arrivé. Je rêve et je sais en même temps que c'est un rêve. Hier j'ai fait un rêve, je l'ai déjà fait souvent, je courais, je courais, j'arrivais à une porte, elle était fermée, je voulais l'ouvrir, je ne pouvais pas, j'essayais, j'essayais de la casser, je la secouais, je me mettais à hurler, Ouvrez, ouvrez, j'entendais un rire, un rire affreux, le pire des rires, c'était un rire qui commençait tout petit, tout petit, et il devenait de plus en plus fort, il prenait de plus en plus de place. C'était comme si je me débattais à l'intérieur de ce rire.

Mais pendant tout ce temps je savais que c'était un rêve.

Damien secoua la tête.

J'avais peur, dit Damien, mais...

– Mais quoi, dit Pierre.

– Après on n'y pense plus, dit Damien en haussant les épaules.

– Mais là c'est différent, dit Pierre avec violence.

– Pourquoi, dit Damien.

– Parce qu'elle est obligée de revenir, dit Pierre, il regardait Damien dans les yeux.

– Pourquoi, dit encore Damien, avec une lenteur délibérée.

– Parce qu'elle n'a pas d'autre endroit où aller, dit Pierre, les mots avaient l'air de sortir tout seuls.

– Ce que tu peux dire comme conneries, dit Damien, exaspéré.

Ce que tu peux dire comme conneries, répéta Damien.

Il y eut un silence. Damien regarda Pierre.

– C’était une pute, dit Damien. Point final.

– On la connaissait pas, dit Pierre.

– Justement, dit Damien. C’était une pute et point final, dit Damien.

Après ils ne dirent plus rien. Ils s’étaient assis à une table et buvaient, Damien un Coca, Pierre un café.

Pierre pensait au cimetière. Il n’avait pas envie, mais voilà, il y pensait.

Le cimetière, il le voyait, et il voyait le silence. Pierre avait l’impression que l’air, autour de lui, était un rideau qui rétrécissait. Quelque chose se fermait, se fermait.

Damien regardait les gens passer. Tout d’un coup il dit, Allez on rentre, et il se leva. Pierre se leva aussi.

Ils rentrèrent chacun de leur côté.

Quand Damien arriva chez lui, il habitait boulevard Raspail, sa mère préparait le dîner à la cuisine. Il l’embrassa, attrapa au passage son parfum, les odeurs du dîner. Dans sa chambre il essaya de travailler, il n’avait rien fait pour le lendemain, il ne réussit pas à se concentrer.

À table, le père mangeait, souriant, absorbé. Damien pensait à l’escalier rue Delambre. Il se voyait descendre, les marches l’une après l’autre, les paliers, il s’entendait siffloter.

La mère bavardait, anxieuse, jolie.

Pourquoi elle bavarde, se demanda brusquement Damien, qu'est-ce qu'elle a à bavarder, comment elle bavarde, se demandait Damien, comment on peut bavarder, à quoi ça sert de bavarder.

Passes-moi le plat, dit Damien très vite, passes-moi le sel, passes-moi la salade, passes-moi le pain, disait Damien.

Sa mère s'interrompait, lui passait, reprenait.

Quand elle lui passa le fromage le père leva les yeux de son assiette, et dit en rigolant, Arrête de tout lui passer. La mère rit aussi.

Après le repas Damien fit la vaisselle avec sa mère, eau savonneuse, bulles, parfum.

On fait un tour? demanda la mère.

Ils firent un tour, la soirée était douce, douce, presque chaude. Noir très clair, transparent, beaucoup de gens dehors. Quand ils rentrèrent Damien alla se coucher et s'endormit aussitôt.

Chez Pierre, des cris, des hurlements. C'était l'habitude.

Il parla un peu avec sa sœur Joëlle, lui expliqua son cours d'histoire, sortit acheter du pain et des pâtes, regarda la télévision, mangea très vite et s'enferma dans sa chambre. Il lut, d'abord par inquiétude, ensuite par intérêt, et ne dormit qu'au petit matin.

Quand Damien se réveilla, il était plein d'un rêve qu'il venait de faire, un gros rêve blanc, un nuage transparent dans lequel il avait l'impression de s'être débattu toute la nuit, ou peut-être seulement juste avant de se

réveiller, un rêve vide qui ne lui évoquait rien, absolument rien, sauf une impression désagréable. Il s'habilla de mauvaise humeur. En enfilant son pull lui revint la douleur aiguë que lui avait faite tout récemment une écharde coincée près d'un ongle, à l'index droit. Mal blanc, avait dit sa mère. Je sais, avait dit sa mère, c'est une petite écharde de rien du tout. Mais ça fait très mal.

Pierre ne rêva pas. Ou plutôt, il refusa de rêver, il passa le temps du sommeil à se dire, Je ne rêve pas, je ne rêverai pas, je refuse de rêver. Évidemment il quitta le lit épuisé, mort.

Au lycée le matin Pierre boudait. Damien, déchaîné, lui fit part de sa décision de foutre le bordel chez Martin, ses mots.

Pierre haussa les épaules. Tu veux dire que tu vas essayer, dit Pierre. Essaie toujours, dit Pierre, avec une ironie appuyée. Ensuite il dit :

– Depuis le temps tu devrais savoir qu'on ne fout pas le bordel chez Alice.

– L'appelle pas Alice, dit Damien mécaniquement, c'est pas son nom.

– Je l'appelle comme je veux, dit Pierre.

Dans la classe de philosophie de madame Martin, ambiance studieuse, passionnée. Toute l'année une tension s'était maintenue, se maintenait, une atmosphère survoltée et calme, sûrement due au fait que madame Martin était vraiment belle, blonde et toute en courbes, et en même temps assez la prof parfaite, attentive, exi-

geante, simple. Les élèves l'adoraient, les garçons amoureux, les filles aussi, et grandes réussites au bac à la fin de l'année.

Elle avait donné à commenter une phrase de Hannah Arendt, « Ce sont des hommes et non pas l'Homme qui habitent la Terre », plusieurs élèves s'étaient inscrits, développements, discussions.

Damien leva la main et, interrogé, déclara que les hommes ou l'Homme... peut-être, peut-être, mais il y avait des choses que les femmes ne pouvaient pas comprendre.

On lui fit remarquer que ce n'était pas le sujet.

Il s'obstina. Les femmes, disait Damien, étaient différentes des hommes.

Plusieurs mains de filles se levèrent, quelques garçons ricanèrent.

– Eh bien Damien parlez-nous de vos femmes, dit en souriant madame Martin.

Damien sentit monter en lui une rage énorme, que la discussion ne justifiait pas, la peau lui piquait, il voyait rouge.

D'ailleurs madame Martin portait un pull-over rouge qui lui allait très bien.

Vive, vivace, cette blondeur de cinéma, et sa voix posée, précise.

Elle est trop libre, cette phrase traversa la tête de Damien, mais ce qu'il voulait dire, il ne savait pas.

Madame Martin avait une réputation de rigueur et de réussite, « elle conduit sa classe au bac », certains parents essayaient par tous les moyens de mettre leur fils ou leur fille dans sa classe. Alors, « trop libre » ?

Si on lui avait demandé, à lui Damien, qu'est-ce qu'il aurait dit ? Peut-être il n'aurait rien dit, rien pu dire, rien trouvé à dire. Ou peut-être il aurait juste répété cette pensée qui lui traversait l'esprit, qu'il ne comprenait pas, elle est trop libre, je ne la supporte pas, elle est insupportablement libre. « Insupportablement libre », ces deux mots auraient résumé son sentiment.

Mais ça voulait dire quoi ? Une promiscuité ?

Rien n'indiquait que madame Martin, qui avait un mari, il venait parfois la chercher, vivait dans une quelconque promiscuité, jupes moyennes, bas foncés, talons plats.

Ou alors, une promiscuité des idées ?

Elle ne couchait pas avec n'importe quelle idée, elle était plutôt très stricte, rationnelle et démonstrative, logique.

Libre, une femme libre, libre en pensée, mais c'était quoi, une femme libre en pensée, est-ce qu'une femme pouvait tout penser, tout penser sur lui, Damien, par exemple, c'était peut-être insupportable de penser exactement ça, qu'une femme puisse penser quelque chose sur lui que lui-même n'aurait pas pensé ?

Ou qu'elle puisse penser, n'importe quoi, les étoiles, les planètes, les galaxies, insupportable qu'elle ait une pensée libre qui irait où, justement Damien ne pouvait pas prévoir, mais loin, très loin de lui ?

Damien haïssait souvent madame Martin presque sans le savoir, il avait l'impression, c'était plus qu'une impression, c'était une image qui venait au fond de sa tête, il la voyait, cette image : madame Martin détachée de lui, loin de lui, le considérant à distance, non, non, il

ne voulait pas, mais il la voyait, elle prenait du recul, elle l'envisageait, non, non, pas question. Damien n'aurait jamais dit, une femme doit rester à la maison, une femme ne doit pas faire d'études, mais en dessous, sourdement, il haïssait peut-être qu'elle ait ses pensées à elle, inconcues, imprévisibles.

– Les femmes sont différentes des hommes, dit Damien.

– Sans aucun doute, dit madame Martin.

– Et ce n'est pas seulement le corps, dit Damien.

– Mais ? dit madame Martin.

– Une femme, dit Damien, ne pense pas comme un homme. Elle ne peut pas. C'est comme ça. Elle est différente.

Il y eut tout de suite un brouhaha dans la classe. Exclamations, sifflements. Les filles, les garçons.

Damien rit.

– Mais j'aime la différence, dit Damien.

Les hommes ne pensent pas comme les femmes, d'ailleurs. Ce n'est pas une question de supériorité ou d'infériorité. Les hommes, les femmes. Ni supérieurs, ni inférieurs.

Pourquoi tu me regardes de travers, dit Damien en riant aux éclats, elle me regarde de travers, il s'adressait à son voisin et désignait une fille qui se retournait pour lui parler.

– Je ne te regarde pas de travers, dit Claudine, une petite ronde avec des couettes et des lunettes, mais tu m'énerves, ta façon de parler m'énerve.

– Qu'est-ce qu'elle a, ma façon de parler, dit Damien.

– Je ne sais pas, dit Claudine.

– Il y en a qui ont peur de la différence, dit Damien. Il y en a qui ont peur de signaler, ou de souligner, la différence. Moi pas. Ils ont peur parce que ce ne serait pas, dit Damien, comme vous avez dit l’autre jour, il s’adressait à madame Martin, ce ne serait pas « politiquement correct » de parler des différences. Eh bien moi, je n’ai pas peur.

Et, dit Damien triomphant, les hommes, les femmes, les Blancs, les Noirs, on fait tous partie de l’espèce humaine. Je ne suis pas raciste. Au contraire, les différences, moi, elles m’intéressent.

Les femmes, j’adore les femmes, justement parce que je ne les comprends pas.

Le fait est que toute la classe, c’est-à-dire tous ceux qui participaient au débat, presque toute la classe, était au bord de la crise de nerfs.

Le brouhaha s’amplifiait. Madame Martin demanda le silence. Des mains se levèrent.

– Mais enfin, est-ce que vous êtes d’accord avec ce que je dis, oui ou non, dit Damien, calme et souriant. Est-ce que le mot « femme » désigne une autre réalité que le mot « homme », oui ou non.

– La réalité, c’est quoi, demanda Thomas, qui était assis juste derrière Damien.

Qu’est-ce qu’elle recouvre, ta réalité? Elle va jusqu’où?

– Il y a des gens qui ont peur de la différence, répéta Damien et il y a des gens qui ont peur de leur propre peur de la différence, alors ils disent qu’il n’y a pas de différence.

Mais il y a des différences. C’est la réalité.

– Tu veux dire, il y a ceux « qui ne comprendront jamais Racine », dit Thomas brusquement. Ils avaient un peu étudié Maurras en classe.

– Oui, c’est ça, dit Damien, mais moi je ne dis pas qu’ils sont inférieurs ou supérieurs. Il y en a qui ne comprendront jamais Racine, et il y en a qui ne comprendront jamais la culture africaine.

Des Ahhh, des Ohhh. Tout le monde excité, insatisfait.

Pierre ne disait rien. Braqué contre tout.

Thomas dit :

– Il y a des différences qui sont données, être né ici ou là, être né comme ci ou comme ça, homme ou femme, avec des parents riches ou avec des parents pauvres. Mais on n’est pas réduit, limité, à ça.

– Développez votre pensée, Thomas, dit madame Martin.

– Eh bien, dit Thomas, encouragé, quand un homme parle avec une femme, ou un Africain avec un Européen, même s’ils ont des points de vue différents, même s’ils partent de points de vue différents, ils peuvent, en parlant, en échangeant des mots, dans leur dialogue, arriver à des points de vue communs. Ou trouver des nouvelles différences, d’ailleurs. Des différences qui n’étaient pas là au départ. C’est ce qui se passe dans un dialogue de Platon, c’est ce que vous nous avez expliqué, il se tournait vers madame Martin.

Si je te parle, dit tout d’un coup Thomas à Damien, ce n’est pas pour avoir le dernier mot, c’est pour te parler. Mais toi, j’ai l’impression que tu veux toujours avoir le dernier mot.

– Parler, parler, dit Damien.
– Parler à quelqu’un, dit Thomas, qui ne réussit pas à aller plus loin.

Damien rit.

– Parler, ça t’avance à quoi? dit Damien.
– Parler à quelqu’un, ça t’avance à entendre un point de vue que tu n’avais pas prévu, dit Claudine, qui se leva et se rassit de pur contentement.

– Très bien, Claudine, approuva madame Martin.

– Parler à quelqu’un, continuait Thomas, il suivait son idée, ce n’est pas seulement lui dire ce qu’on sait déjà, on énonce des différences, on les invente aussi, on les découvre.

– Je n’ai jamais dit le contraire, dit Damien en haussant les épaules.

– Non, tu n’as pas dit le contraire, mais ça, tu ne l’a pas dit, dit Thomas.

– Bof, dit Damien.

– Tu mets l’accent sur les différences données une fois pour toutes, sur la réalité, comme tu dis. Une femme c’est comme ci, un homme c’est comme ça. Les Africains, les Européens. Tu mets les gens dans des cases, même si tu dis que les cases différentes t’intéressent. Mais ce qui est intéressant c’est aussi ce que les gens inventent à partir de ce qu’ils sont. Le nouveau, dit Thomas. « Qu’est-ce que je fais de ce qu’on a fait de moi », comme disait je ne sais plus qui, dit Thomas.

– Bof, dit encore Damien.

– En classe de philosophie on n’a pas le droit de dire bof, dit Claudine en prenant sa voix la plus suave.

Damien eut envie de l’étrangler.

Achévé d'imprimer en décembre 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1884
N° d'imprimeur : 05XXXXX
Dépôt légal : janvier 2005

Imprimé en France



Leslie Kaplan
Fever

Cette édition électronique du livre

Fever de Leslie Kaplan

a été réalisée le 3 août 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en décembre 2004 (ISBN : 9782846820530)

Code Sodis : N44643 - ISBN : 9782818005835